

Saint Thomas d'Aquin écrivait des livres, qui étaient des tissus de textes, sans ouvrir une bibliothèque, sans consulter un parchemin. Toute l'antiquité païenne et chrétienne lui appartenait à la lettre. On l'appelait une bibliothèque ambulante.

Quels érudits et quels lecteurs qu'Alcuin, Gerbert, Albert le Grand, Erasme, Lascaris, Scaliger, Juste-Lipse ! Quels savants que ceux de la Renaissance ! Quels services ceux-ci n'ont-ils pas rendus à l'humanité, ne fût-ce que d'avoir donné à la France son dix-septième siècle ! Reposons un peu nos regards sur cette radieuse époque des lettres françaises. Nous allons y trouver des exemples pour notre objet.

Et d'abord, quelle somme de lecture et d'étude ne suppose pas l'union merveilleuse où l'on voit se fondre le langage de l'Écriture et de la Tradition et la forte langue de Bossuet ! Aussi bien, on disait, au collège, du jeune Jacques-Bénigne, en faisant allusion à son nom et à son extrême ardeur pour le travail : *Bos suetus aratro*. N'est-il pas curieux de rapprocher ce qualificatif de celui de *Bos mutus*, attribué à Thomas d'Aquin par ses condisciples ?

Devenu précepteur, Bossuet enseignait à son royal élève ce qu'il avait lui-même pratiqué dans sa jeunesse. Il composait des chefs-d'œuvre à cette fin. "Le grand Dauphin, dit-il, apprenait par cœur les plus agréables et les plus beaux morceaux des auteurs qu'il lisait, et surtout les poètes : il les récitait souvent, et dans les occasions, il les appliquait aux sujets qui se présentaient."

À côté de l'Aigle de Meaux, Fénelon, qui était également plein de l'antiquité, et qui en laissait échapper la plus pure fleur de sa blanche plume de cygne, racontait du duc de Bourgogne, son élève : "Nous l'avons vu demander qu'on lui fit des lectures pendant ses repas et à son lever, tant il aimait toutes les choses qu'il avait besoin d'apprendre. Aussi n'ai-je jamais vu aucun enfant entendre de si bonne heure et avec tant de délicatesse les choses les plus fines de la poésie et de l'éloquence.

"Je l'ai vu pleurer amèrement en écoutant ces vers :

Ab ! miseram Eurydicem, anima fugiente  
Eurydicem toto referebant fluminis ripæ."

Dans le même temps, le père de Boileau Despréaux disait : "Pour

Colin, c'est un bon garçon qui ne dira jamais de mal de personne." Cependant Colin, ou Nicolas, se mit à lire Horace, Perse, Juvénal, et devint l'auteur des *Satires* et de l'*Art poétique*.

Son ami, Jean Racine, lorsqu'il était étudiant à Port-Royal, s'égarait souvent sous les bois de l'abbaye, captivé par la lecture d'Euripide ou de quelque ancien préféré. Un jour son maître, le célèbre Lancelot, lui confisqua, pour le brûler, un roman grec, *Théagène et Chariclée*, qu'il lisait avec ardeur, en cachette. Il n'en avait pas le droit, et parce que c'était en cachette, et parce que le livre était mauvais. Toujours est-il que le jeune homme, après double confiscation, se procura un nouvel exemplaire de l'ouvrage, l'apprit par cœur, puis le remit à Lancelot en lui disant : "Vous pouvez brûler encore celui-là." En cette occasion, Racine se départit de sa docilité ordinaire, mais l'on voit, à côté de l'attrait du fruit défendu, la noble passion qui l'animait. Douze ans après s'être retiré du théâtre, l'auteur d'*Andromaque* citait encore Sophocle de mémoire.

Combien d'autres exemples ne pourrais-je pas citer ? Dans des temps plus rapprochés de nous, un Rohrbacher, un Gorini, un Guéranger, un Freppel, ont été des prodiges de science par leur commerce avec les livres ; un Louis Veillot, qui ne lit les classiques qu'à l'âge de vingt-cinq ans, nous fait part des charmes qu'il y trouve, ne s'étant jusqu'alors nourri que de fade roman-tisme.

En Amérique, nous avons vu un Garcia Moreno, Espagnol, lire avec délices les meilleurs ouvrages de la science et de la littérature françaises ; le géant Lincoln, qui s'était instruit comme il avait pu, se soucier bien davantage de dévorer le premier livre venu que de recevoir les honneurs dus à son rang.

Pourquoi ne rappellerai-je pas ici le nom d'un compatriote, encore que l'amour des livres ait causé sa perte ? Crémazie lisait jusqu'aux ouvrages hindous, et connaissait déjà passablement son Ramayana, lorsque son existence fut tristement brisée.

Mais il suffit. Il est constant, d'après ces exemples, que les hommes les plus distingués par l'intelligence ont trouvé dans la lecture les plus précieux avantages. S'ils ont si excellemment goûté dans l'âge mûr une chose pour laquelle

ils s'étaient parfois si ardemment passionnés durant leur jeunesse, c'est qu'il n'est, en vérité, rien de tel pour le plaisir et la formation de l'esprit, comme nous le verrons dans le prochain article.

ABNER.

## ACADÉMIE SAINT-FRANÇOIS DE SALES

ÉLOGE DE LA PHILOSOPHIE  
prononcé, en séance publique, par  
M. Uld. Tremblay, Président.

(Suite)

Quelle n'est donc pas l'erreur de ceux qui croient pouvoir se passer de la lumière qui éclaire la raison depuis dix-huit siècles ! Leur génie n'est pas supérieur à celui de ces philosophes anciens dont la puissante intelligence a parcouru, presque sans défaillances, le cycle entier des vérités naturelles. Et pourtant, où sont maintenant les écoles d'Athènes et de Rome ? Elles ont vu leur prestige décliner dès l'aurore du christianisme, et leurs disciples se faisaient plus rares à mesure que le nouvel astre s'élevait dans les cieux. Platon lui-même avait senti le besoin de cette rénovation, proclamant qu'il était nécessaire qu'un maître vînt du ciel pour instruire l'humanité. Ce Maître est venu, et l'école chrétienne qu'il a fondée a supplanté toutes les écoles païennes ; Platon a passé le sceptre à saint Augustin, Aristote a revêtu dans saint Thomas ; d'homme à homme, de siècle à siècle, la tradition philosophique s'est perpétuée jusqu'à ces derniers temps, où de Maître et Veillot ont fait briller aux yeux de leurs contemporains les dernières clartés de ce flambeau qui s'éteint. Les ténèbres ont repris possession des intelligences livrées au rationalisme. On a voulu secouer le joug des dogmes révélés ; sous prétexte qu'on ne peut être philosophe et croyant, ou a séparé la raison de la foi. Isolement désastreux, s'il en fut ! Car qui ne sait que l'orgueil de l'esprit est la cause de tous les errements et de toutes les défaillances ? Aussi le triomphe attendu de la saine philosophie sur la raison redevenue païenne pourra-t-il seul ramener au bien les hommes épris du beau et du vrai. En ces temps où la raison est exaltée et divinisée, il faut que les esprits soient ramenés à la foi par la raison, il faut que la science confonde le préjugé : or c'est là que se découvre le premier côté pratique de la philosophie.

Gardons-nous, messieurs, de croire que la philosophie n'est qu'une science de pure abstraction. Son but n'est pas uniquement de conduire les hommes à la contemplation de la vérité ; mais en les initiant à la connaissance du vrai, elle les amène à la pratique du bien, car les vérités métaphysiques, suivant leur cours naturel, aboutissent aux vérités morales ; plutôt, toute la philosophie vient aboutir là où la science spéculative trouve son application. C'est là que la raison découvre les lois du devoir, dictées par la conscience du genre humain. La conscience ! le devoir ! puissantes assises des sociétés et des empires, questions pratiques, s'il en fut !

Qui ne voit l'utilité de la philosophie dans l'organisation sociale et la conduite des peuples ? Elle est tout, parce qu'elle est la